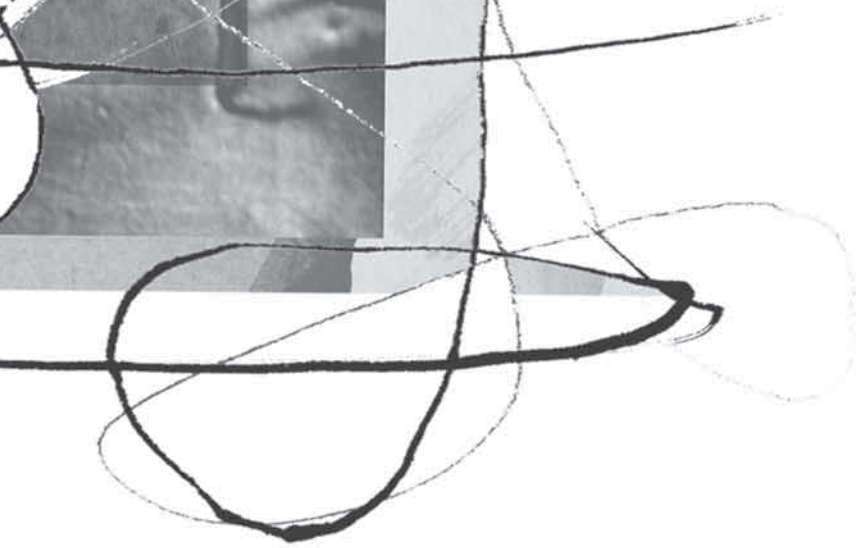




Trio Trac

Bruit de choses heurtées

Délires et divagations



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci: Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur? [...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom: *Tric Trac du Ciel*.

Antonin Artaud

Comité de rédaction : Christophe Lacasse, Sophie Paré, Édith Paré-Roy, Dominique Piché, David Riendeau (étudiants en création littéraire), Luc Courchesne et Anne-Marie Cousineau (professeurs de français).

Collaboration : René Audet, Nicole Poulin et Pierre Godin

Conception graphique : Kim Daley-Meunier

Illustration de couverture : Émilie Beaudoin, *Trinité*, 2005, collection Canif

Tric Trac
Délires et divagations

Sommaire

Notre invité : Sylvain Robert

Inédits.....	9
Poudre noire (extraits)	11
Un aller simple vers l'oubli (extraits)	14

Délires et divagations

Antonin Boileau

Cénesthésie.....	20
------------------	----

Clément Courteau

L'absurdité	22
-------------------	----

Catherine Fournier

I et II	23
---------------	----

Judy Gordian

Le sablier de sang	24
--------------------------	----

Christophe Lacasse

Étoile noire.....	25
-------------------	----

Coralie Laurendeau

Les sourires de vos partiels	27
------------------------------------	----

Sophie Paré

Grand le bonheur.....	28
-----------------------	----

Martyre.....	29
--------------	----

Edith Paré-Roy

La folle	30
----------------	----

Dominique Piché

Le palais de glace.....	31
-------------------------	----

David Riendeau

Les plus belles femmes dorment.....	33
-------------------------------------	----

Luz Roz

Dire	34
------------	----

Dominic Thibault

La belle vaurienne couverte d'encens sublime	35
--	----

Malaxeur.....	36
---------------	----

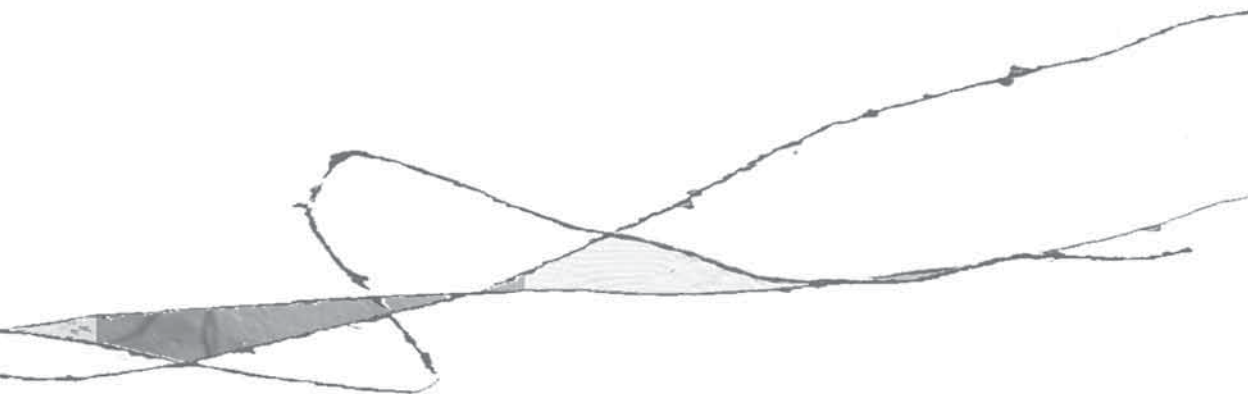
Textes de la collection Prise I

Edith Paré-Roy

J'ai peur dans le blanc (extraits)	38
--	----

COMME UNE GOUTTE QUI NE
FAIT JAMAIS DÉBORDER LE VASE DÉLIRE
PERPÉTUEL DES MOTS HALLUCINATION
D'UNE HISTOIRE FRACAS DE VOIX DÉBRIS DE
VERS DIVAGATION AU COEUR DU RÊVE RÉEL
ALLER SIMPLE VERS L'OUBLI DE SYLVAIN
ROBERT DÉLIRE ABSOLU TEMPÊTE D'UN
JOUR TOURMENTE D'UNE NUIT L'ORAGE
FRAPPE À LA PORTE ÉCHO DE RIRE DÉLIRE
EN SUSPEND DÉLIRE AU VENT BOURRASQUE
POUDRE NOIRE FOLLE QUI N'ÉCHAPPE PAS
AU DÉLIRE DE VIVRE

La rédaction





Notre invité

Sylvain Robert



(inédit)

Dans la jungle des miroirs
des espions mal rasés
offrent leur dos
comme cible
James Bond, Tom Cruise
box office
ton autel brûle
sans néon, sans projecteur
la mort momifiée
sur pellicule 16mm

Mais la vie éternelle existe
au Texas
dans de longs drive-in
jonchés de serpents
prêts à attaquer

(inédit)

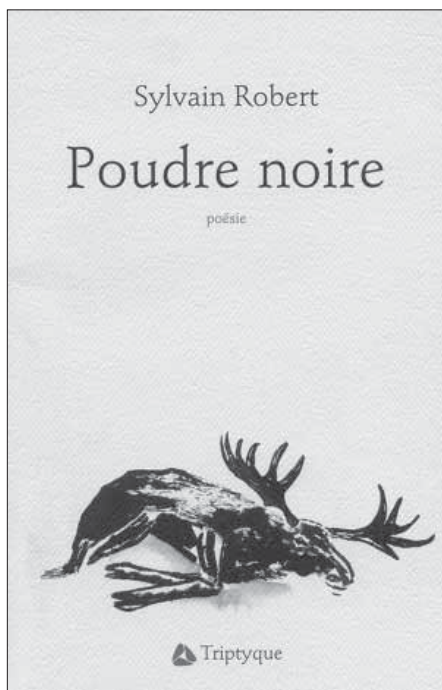
Si l'axe de la Terre
tournait sur une griffe d'ours
des radeaux ralentiraient
la dérive des continents
la migration naîtrait
main dans la main
du Néanderthal à l'Homo sapiens

Si l'axe de la Terre
tournait sur une griffe d'ours
le Grand Chaman brûlerait
la bible, le coran
pour réchauffer
les camps de réfugiés

Si l'axe de la Terre
tournait sur une griffe d'ours
peut-être que l'ADN humain
refuserait les nations
peut-être comme un tissage
un métissage de peau
entre le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest

Si l'axe de la Terre
tournait sur une griffe d'ours
je pourrais dormir
enfin
sans avoir peur

Mes tympanes résonnent
de battements d'ailes
de perdrix
je cherche la chair
sur leurs poitrines
faisandées
doigts dans le lichen
permafrost
entre mes ongles
je rêve d'un feu de cèdre
au creux de tes reins



Portage d'un soir
grand buck mort
sous mes pas lents
des viscères aux vents
Montagnes, sommets
Derviche d'une nuit
tourneur de tête d'original
bras en offrande
panache, trente pointes
sur ton galbe
Je scarifie ta peau
de partitions anciennes

Devant moi
la rivière se tend
comme une toile
je réinvente les gestes
de Jackson Pollock
du dripping
à canne à mouches
sur le glacis de l'eau
je trace
ma montaison
mon désir
t'embrasser, bouches ouvertes
salsa de mangues, saumon
pouilly fumé
sur nos langues

La nuit
les bancs de dorés
me transforment
je prends les habits d'orpailleur
le Klondike existe
sous l'eau
sous ma canne
des poissons de couleur ambre
enferment le reflet de la lune
dans leurs iris
une demi-perle
blanche meurt
dans ma paume
je cherche
le nombre d'or
pour te sculpter
en moi
à jamais

Papa me donnait le biberon dans une chaise berçante, près de la fournaise à huile.

Chaque soir, à son retour du travail, il s'assoit et me prenait dans ses bras. Maman faisait chauffer le biberon. Elle le tendait à papa. Lui me berçait et me parlait tout bas.

Il attendait que je sois grand.

Avec lui, j'irais explorer la baie d'Ungava. Chasser le caribou dans un désert de roches et de lichen. Marcher, l'automne, dans les forêts humides de l'Abitibi, à l'affût du moindre bruit, à l'affût de l'orignal. Avec lui, je chasserais le sanglier dans les forêts du sud-est des États-Unis. L'hiver, je trapperais le castor sur les lacs gelés du Témiscamingue.

Il voulait faire avec moi ce que son père avait fait avec lui.

L'art de pister un animal, de le traquer et de le tuer se transmettrait de père en fils.

Mais les bruits de fusil et les corps tièdes et inanimés des bêtes me rendaient triste. Et lorsque mon père plantait son poignard dans les entrailles d'une bête afin de retirer les viscères, mes jambes devenaient molles et j'avais des haut-le-cœur.

Ai-je déçu mon père? Peut-être. Mais les soirs d'été où nous pêchions sur un bout de quai, il me souriait.



Lorsque je dormais dans un camp en forêt, les mulots m'effrayaient. Je les sentais se déplacer sur mon sac de couchage. J'avais l'impression que leurs museaux humides cherchaient mon visage et qu'ils voulaient me mordre le nez.

Je glissais alors ma tête à l'intérieur du sac. Les mulots couraient sur moi. Parfois, il me semblait que certains se chamaillaient. Moi, en dessous, je retenais mon souffle et j'évitais tout mouvement.

Un bruit venait troubler leur récréation. Je sentais la fermeture éclair du sac s'ouvrir. Mon père me prenait dans ses bras en me souriant. Il m'emmenait avec lui.

Dans son sac de couchage tout chaud, je collais mon corps contre son abdomen et je posais mes joues sur son menton. Il m'entourait de ses bras. Et si quelquefois je me réveillais en pleine nuit avec la peur qu'il ne soit plus près de moi, je confirmais sa présence en frottant mes joues sur sa barbe piquante.

Je me rendormais. Plus rien ne pouvait m'arriver.

Lorsque mon père revenait de la chasse, j'ouvrais son sac à dos à la recherche de vêtements spécifiques.

Je posais sur ma tête sa casquette rubis et revêtais sa chemise à carreaux. Il me fallait aussi enfiler ses bottes. Puis, je marchais jusqu'à ma chambre, en trébuchant souvent. Les bottes, trop lourdes, et le bas de la chemise qui cachait mes pieds remplaçaient les souches et les roches comme obstacles.

Dans ma chambre, je prenais mon fusil en plastique, dont le canon me dépassait de quelques centimètres, et mon chien en peluche. Je les déposais sur mon lit. Avant de sortir de ma cachette, j'appelais ma proie. Avec mes mains, je formais un cône et je le portais à ma bouche. Mon porte-voix me servait à émettre l'appel d'un orignal femelle en rut dans toute la maison. Après l'avoir appelé quelques fois, je commençais mon expédition. D'une main, je traînais mon chien par une laisse et, de l'autre, je retenais mon arme.

Entre les chaises de la cuisine, je traquais une bête, en embaumant la pièce de l'odeur des vêtements de mon père: humidité, sapin et sang d'orignal mêlés.

L'original gisait sur le sol. Encore chaud.

Mon père m'a tendu son poignard. Je l'ai refusé. Avec violence, il l'a planté dans le ventre de l'animal. Sa peau résistait. Il l'éventrait difficilement. Centimètre par centimètre.

Je le regardais, admiratif et dégoûté à la fois.

La pluie d'octobre pénétrait ma veste de chasse. Mes pieds s'enfonçaient dans la boue du marécage. Et, dans les conifères autour de nous, des perdrix frappaient violemment leurs ailes sur leur poitrine.

Mon père m'a demandé de l'aider. Les jambes tremblantes, et malgré une forte envie de vomir, je tenais le plus ouvert possible la cage thoracique. Une fumée et une odeur âcre émanaient des entrailles. Mon père, avec ses mains ensanglantées, retirait le foie, le cœur, les reins...

Puis il m'a tendu une scie que je n'ai pas osé refuser.

Il fallait découper l'animal en quartiers. J'ai scié sa colonne vertébrale. Le bran d'os imbibé de sang s'amoncelait sur la boue du marécage. Très souvent, j'arrêtais mon mouvement. Je posais mes mains sur le corps chaud, en fermant les yeux.

Mon père lui a coupé la tête.

Nous avons fait trois portages du marécage à notre campement.

Les trois seuls portages de ma vie avec un morceau de corps tiède, sous les étoiles. Au loin, les coyotes et les loups hurlaient.

Mon père était là, allongé. Les mains jointes et les yeux clos.

Je regardais ses doigts entrelacés.

Jamais plus, il ne m'ouvrirait de sentiers en forêt avec une machette. Jamais plus, il ne m'offrirait de réconfort lorsque j'aurais peur d'un ours ou d'une couleuvre.

Jamais plus.

Sa mission ne consistait plus à tailler des branches pour que je puisse voir la clairière ou le lac au loin. Ni même à me prendre dans ses bras pour atténuer mes peurs.

À même son corps, il m'ouvrait le sentier de la mort. Il m'enseignait comment la regarder et l'appivoiser. Devant elle, je suis encore un enfant.



Délires et divagations



Cénesthésie

Antonin Boileau

Je n'ai aucune intention. Et pourtant je m'éveille au coude d'un soleil laiteux derrière la fenêtre que je désire soudainement ouvrir et, je me dis, il n'y a pas de temps pour ouvrir, tous les temps se valent, et me voici qui m'efforce contre la vitre coincée, tout de go convaincu que le fond de l'air ne peut qu'être d'une fraîcheur bénéfique et réelle, idéale même pour baigner la crevasse de ma chambre et mes bourgeons de cuisine et de salon, et pourquoi pas mes restes de panta-lons – l'ensemble réduit à sa plus pauvre expression depuis de longs moments d'une réclusion volontaire et (voulue) volontariste – comme je m'amuserais davantage à embrouiller, si je ne devais pas dans le même temps que j'aligne ses mots peser avec soin contre ladite fenêtre et son mécanisme encroûté sans défoncer la vitre de toute évidence déjà abîmée par les tirs au caillou d'un gamin ou par de longues périodes de grêle. Qui sait. Il n'y a pas de temps pour ouvrir, et certainement pas ces temps de grêle, où la moindre fente dans la normale carapace d'un habitat moderne peut servir à l'infiltration de dizaines de grêlons en décomposition qui, dès leur chute déviée à l'intérieur de l'appartement et arrêtée sur le parquet ou le tapis, libèrent leur charge d'humidité et viennent souiller de longues taches glissantes ce qui autrefois, sans être d'une propreté sans égal, possédait à tout le moins l'heureuse caractéristique d'être confortablement parcouru pieds nus, les miens en l'occurrence, de l'état minable de mes chaussettes. Et il y a le bruit, l'omniprésent tapage, le piétinement accéléré, ou ralenti, des heures de pointe ou de retour, la rue qui toussote tout contre mon oreille dès la moindre ouverture, fenêtre ou porte, cette voix interminable et humaine, matin et soir, elle s'enfume, je l'espère, vers les points de fuite, vers les rectilignes hauteurs de

plomb, loin de ma vitre fragile, une chrysalide vraiment, mais à quoi pense-t-on, de vouloir m'asperger de ce fond d'air si dense, si lourd, si vainement précis et exhortatif, qui assèche ma gorge, émousse le fil de ma voix concentrique jusqu'aux tréfonds de ma crevasse de chambre et d'appartement, et qu'en sais-je puisque j'en sors. C'était à prévoir. L'infime ouverture de ma fenêtre me sert d'avertissement : déjà les sons saillent, les faux souvenirs viennent s'essaimer au-dedans, et quelques grains de glace cinglent en aveugle, rasant le bureau, les murs, se fichent dans les pores ou en créent des neufs, et moi qui, en idiot, réponds à la pulsion indicée de mort et lève les bras, baisse les yeux, pourtant oui, toujours, j'ai l'idiote prétention de sortir, de m'échantillonner au-dehors, à contre-jour de la tempête grise, heurter mon autisme contre le tsunami indécomposable du monde. Et je suis parti, moi miraculé d'une vitre qui enfin cède et laisse place aux bourrasques d'un temps frais, le temps d'un présent retenu par des murs, et tout change, défile aux quatre vents comme des feuilles de papier gribouillées dans le grand bouillon court d'une rue s'élargissant à vue d'œil, et tout change à la vitesse de mes notes effré-nées, mon carnet est ma montre en cet instant de réalité contreplaquée aux sens, mes yeux ne quittent pas l'heure, le mouvement précis d'une trotteuse habile sur le blanc des choses, et n'est-ce pas une drôle d'odeur, chaleur et comme du sable et oui c'est bien une tempête d'un sable blanc qui m'enfourne et me voile aux angles/ruptures/âpretés, la raboteuse surface tran-slucide de sentiments au travers de chacune des paires d'yeux fous en course parallèle à la mienne – je suis chez moi et l'oubli vertical s'interrompt –

L'absurdité

Clément Courteau

Il était atterré. Il avait déjà été triste, bien entendu, mais jamais il ne s'était senti si abattu, si tronqué, si fauché par la base. La tristesse le remplissait, il en était imbibé, et s'il l'avait vomie - ce qu'il aurait bien aimé faire - c'eût sûrement duré plusieurs heures. Affalé sur sa couche, nu comme un arbre mort, en position fœtale, épris de nostalgie pour l'époque où, dans un utérus confortable et sécuritaire, il ignorait encore tout des sentiments humains, et pouvait être heureux dans une béate ignorance, il implorait le prochain temps béni, le prochain utérus, la prochaine inconscience, la mort de venir le prendre et le déchiqueter sous son aile annihilatrice. Il avait froid; il grelottait. Il était solitude. Le froid le consolait. Il lui faisait oublier le temps où, blotti dans les bras de son amour, il s'abreuvait de sa chaleur, douce et réconfortante. Un tel moment lui semblait à peine possible, maintenant. Il pleurait. Pas à chaudes larmes, non, il pleurait des larmes glacées et amères, que sa vieille couverture usée buvait goulûment, sans sembler n'être jamais rassasiée, vraisemblablement trop heureuse de changer de breuvage, après toute la sueur qu'elle avait absorbée durant les derniers mois. Il pleurait à s'en déshydrater. Il pleurait tant qu'il souhaitait, au fond de son âme, que son corps, vidé de toute son eau, se mit à pleurer son sang. Il pouvait imaginer la douleur que cela lui causerait, une douleur analogue à celle qu'il aurait éprouvée s'il avait eu le courage de s'obéir et d'ingérer une poignée de verre pilé. Tout en pleurant et en grelottant, il tentait, par l'insomnie, de repousser le sommeil et de retenir la nuit. Il n'avait aucune envie d'être réparé. L'espoir est un fruit pourri, un mets empoisonné que Pandore a bien fait de laisser dans sa boîte.

Vers les cinq heures du matin, alors que la douce lumière des premiers rayons solaires pénétraient sa chambre, alors que le chant des oiseaux, la plus belle musique du monde, se faisait entendre, alors qu'en sortant de la noirceur les fleurs reprenaient leurs droits et leur beauté, alors qu'une bise matinale agitait les feuilles de l'arbre, si vieux mais encore si jeune, que l'on pouvait apercevoir de la fenêtre de sa chambre qui se vidait peu à peu de ses ombres, l'homme, épuisé de sa tristesse, s'endormit.

Catherine Fournier

I

L'œil est profondeur absolue où
Baigne une âme qui ne voudrait voir
Bouche pulpeuse mangeuse et meurtrière
Tue de mots les êtres les plus chers
Cette langue de vipère recouverte de soie
Goûte la mort à chaque repas
Quel est ce cri que j'entends?
La colonne vertébrale
Pivote sur une mince ligne de vie ...

II

La bouche béante aspire le son
Le goût donne sa place à la vision
Le nez retroussé inspire les couleurs
La tache olfactive boit l'humeur
Du haut du front
La pupille plonge dans le trou noir sans fond
La lumière surgit
Donne naissance à la mort
Mais le noir dessine enfin un sens à la vie...

Le sablier de sang

Judy Gordian

Le sang qui coule
tombe
goutte
dépasse la limite de ma chair
va comme va le temps.

Le sang rouge
rouge vie
rouge colère.

Colère qui explose
explosion grandiose.

Le sang coule
tombe
éclate

Tombe mon corps

Éclate le temps.

Le temps qui tombe
comme tombe ma vie.

Étoile noire

Christophe Lacasse

Pupille d'onyx
Solitaire buvant l'effroi
Des barbelés délaissés
Aux sombres soupirs qui errent
Sur les vomissures de l'asphalte

Des visages sans traits
Voyagent vaporeux
Absents d'eux-mêmes
Troués d'asphyxie
Ils évoquent le métal du vide
À l'aube d'un jour sans naissance

Les édifices ont fondu
Friture sur les os
Cri sans cesse renouvelé
Psychose du vent
Dévoreur d'entrailles
Blême et spasmodique

Rides creuses et grisâtres
L'espace vital dérouté
Lacéré de peur
Par des smogs insolents

Le béton des souvenirs
Parasite incurable
Crache le goudron bouillant
De ses incertitudes

Terne opprobre
Odeur de répression
Les oiseaux survivants
Sont cloués naïfs
Contre les lèvres gercées
Des trottoirs en exil

Ombre dérisoire
D'un astre léthargique
Qui s'éclipse furtif
Entre les sillons du chaos
Tel un ange aux yeux percés

Des larmes de pétrole s'effondrent
Sur les crânes de briques
De la ville agonisante
Étranglée confuse
Et qui s'agite parfois
L'écume aux lèvres
Dans le silence de son coma

La mort s'insinue
Fusillade aléatoire
À travers les cendres incolores
Des esclaves régurgités
Par l'épilepsie des égouts

Il faudra déchirer nos chaînes
En hurlant notre refus
Pour que la lobotomie de nos rêves
Cesse de disséquer nos artères

Les sourires de vos partiels

Coralie Laurendeau

Ne me parlez plus de poésie poisseuse péteuse de broue qui parade et
pétarade

Désormais, je ne fais plus dans la dentelle

Car je la sens

Elle est bien réelle

Solitude intraveineuse

 dans toutes mes parcelles

Ne me parlez plus des déséquilibres de ma cervelle

Ne me parlez plus à travers les dents de vos partiels

Ne me parlez plus de potentiel

Ne me parlez plus.

Martyre

Sophie Paré

Mes mains s'effritent

Je sens ma peau devenir cendre

La clarté tue mon regard

Le temps ma vie

Je meurs

Jeune

GrAnDLeBoNhEuRdEsPIUs

oÛqU'iLsOiTn'iMpOrTe

ToUtSeRaAvAnTtOuJoUrS

SoNqUioUvRel'eNfAnTCoEuR

La folle

Edith Paré-Roy

Une femme se tient là
une femme croit savoir
qu'existe la fin du monde
pour l'avoir tenue dans ses bras
pour l'avoir regardée droit dans les yeux
avant que tout ne s'embrouille
ne devienne aquarelle délavée
ou vision de poisson
regardant par la vitre d'un aquarium
et que se noie l'espoir
dans la mer de ses regards bleu cadavre.

Le palais de glace

Dominique Piché

immobile
dans un palais de glace
tout autour
des miroirs
givrés
de solitude
au centre
de sept milliards de glaces
lèvres gercées
yeux vitrés
membres engourdis
de froid
tout est bleu
tout est blanc
et tout à coup
la fenêtre éclate
en sept milliards de morceaux
fragments de reflets
fragments de moi
tout autour
la vitre craque
de partout
de nulle part
l'écho retentit
ma voix éclate

une larme tombe
chaude
flaque d'eau
à mes pieds
le sang renaît
circulation
mouvement fluide
de l'eau
de la larme brûlante
qui glisse le long de ma joue
qui tombe
qui efface les traces
de pas
dans la neige
l'écho revient
et me hurle de fondre
devant mon miroir
devant la glace
qui me recouvre le cœur
qui m'engourdit le corps
tout est bleu
tout est ciel
yeux lumières
au bout du tunnel
sept milliards de cellules
un prisonnier s'est évadé
je suis sortie de moi
moi devenue moi
moi glace
moi l'écho
quelqu'un m'appelle

Les plus belles femmes dorment

David Riendeau

Les plus belles femmes dorment. J'ai su cela à six ans. On venait me garder, le souvenir reste intact. Ma gardienne s'était assoupie sur le fauteuil du salon, ma tête sur ses cuisses d'adolescente. J'ai senti qu'elle dormait. En faisant bien attention pour ne pas la déranger, je me suis déplacé légèrement pour mieux la contempler. Sa poitrine se gonflait lentement sous mes yeux mi-clos. Ses seins blancs débordaient un peu de son chemisier, sa bouche remuait pres-que imperceptiblement, à ce moment-là, je la trouvais belle!

Au fil des ans, j'ai rassemblé une collection de clichés, d'esquisses, d'aquarelles représentant le sommeil féminin. Je peux affirmer sans l'ombre d'un doute qu'il est impossible de rivaliser en beauté avec une femme endormie dans ses draps. La couleur du tissu compte pour beaucoup, par exemple, le vert foncé convient parfaitement pour une femme à la peau d'un blanc laiteux. La couleur y fait valoir tout ce que le corps peut engendrer de luminosité. Le marine est passa-ble, l'orangé convenable et le serin affreux. Le drap a aussi pour fonction d'être un excitant. Un corps, vulgairement déshabillé, même plastiquement parfait, n'a rien de particulier, au pire, il peut devenir provocateur. Par contre, la vue seule d'un sein libre fascine et le désir ne connaît plus de limite devant le mystère d'un entrecuise qu'un tissu aura partiellement voilée. Et au moment précis où les femmes drapent leur corps avant la nuit, je les vois éternelles et délicates comme des spectres. Je peux les observer pendant des heures. Les plus belles femmes dorment et moi, je veille sur leur repos, blanc et immobile. Chez elles, la beauté, c'est la grâce de l'inertie, l'érotisme, l'immobile qui oscille, et la jouissance, le souffle qui s'échappe d'une bouche.

Dire

Luz Roz

Le soir arrive.

Je marche.

Je vois les torrents de mes tourments.

~

Le temps d'un silence.

Le temps d'un mouvement.

Mon âme avance,

L'instant d'un moment.

~

Je tombe.

Maladroite!

Je regarde droit devant.

J'écoute le vent.

~

Ton regard coule comme un océan.

Ton sourire m'apaise,

Me séduit.

~

Je sais maintenant

mon espoir léger.

Je m'en retourne.

Nonchalante...

~

J'écris des mots.

Dans mon cahier blanc,

Des mots sans importance.

La belle vaurienne couverte d'encens sublime

Dominic Thibault

Trop belle, elle est trop belle, si belle, trop belle, oh sublime, si sublime, sublimement belle, belle, belle comme de l'encens, de l'encens sublime, sublime, oh oui, sublime, oh oui sublime, belle aussi, belle vaurienne, vaurienne, si vaurienne, oh oui si vaurienne, mais belle aussi, aussi belle que la sublimité, la sublimité de la vaurienne, la vaurienne, oh oui toujours la vaurienne, la vaurienne avec un sac d'encens, un sac d'encens sublime en ces mains de vaurienne, des mains, des mains, des mains belles, belles, belles, les mains belles de la vaurienne couverte d'encens à l'odeur sublime, oh non pas l'odeur sublime, si sublime, trop sublime, impossible-ment sublime, si sublime et si belle, si belle, oh non pas si belle, si belle de la vaurienne, la vaurienne, la vaurienne couverte d'encens, couverte d'encens, d'encens, d'encens sublime, d'encens sublime, oh oui d'encens sublime, sublime, sublime, oh belle, belle, belle vaurienne, oh oui belle vaurienne couverte d'encens sublime vois comme tes histoires courtes sont plus longues que les miennes, vois comme tu provoques ce pur délire, vois comme tu réussis à me détruire, à me déconstruire, à me séduire, oh oui me séduire, me séduire de tes belles images qui couvrent mon horizon incertain, vois, vois, vois et regarde la folie que tu parviens à tirer de mes délires, mes délires profonds sans horizons qui ne vont pas plus loin que ma petite cellule où mon insomnie sent l'encens et où je deviens de plus en plus dément.

...

Je veux devenir brigadier!

Malaxeur

Vous lisez cette phrase.

Vous venez de lire: « vous lisez cette phrase. »

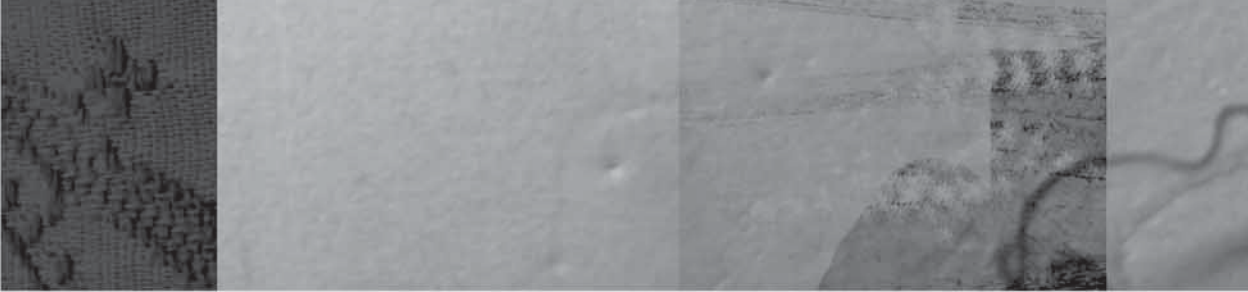
Une phrase.

En fait, vous en avez lu trois.

Quatre avec la dernière, cinq avec celle-ci.

Néanmoins, vous n'avez plus seulement lu: « vous lisez cette phrase »,
mais toutes les phrases qui l'ont suivi.]

Et la dernière explique que vous avez lu toutes les phrases qui suivaient la première.



Textes de la collection Prise I



Edith Paré-Roy

La main
aimerait dire
je n'ai pas peur
je n'ai pas les ongles rongés
aimerait se tenir loin
des tiroirs
chargés de lettres mortes

la main
aimerait quitter ses empreintes
être parfaitement seule
légère comme une plume
sur les chemins de papier
s'agiter et s'éloigner
suivre la trace des oiseaux

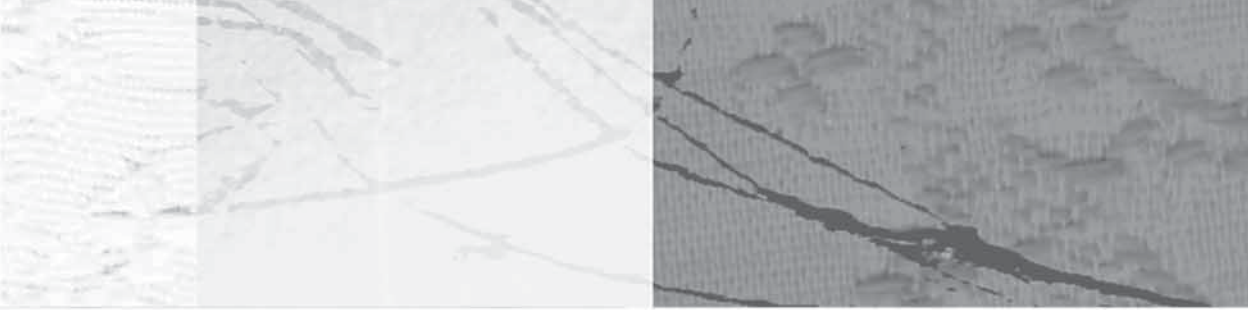


comme j'aimerais parler
de l'autre côté de ma voix

mais entre deux points
je vis et je meurs
et ce n'est jamais assez
pour aller ailleurs
que ma main

écrire est un voyage
si immobile
définitif

pour être hors de moi
vivre
dans les paysages
dans les yeux des autres
me faut-il habiller
de papier
la nudité des lieux communs
entre ici et ailleurs
inventer un coin d'encre
où parler rire aimer
deviendrait possible
sans devoir cacher
dans un gant blanc
les lignes de vie
et de poésie
voyageant sur la paume
de ma main.



La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiants de création et de professeurs de français, et s'adresse à tous les élèves du cégep du Vieux Montréal. Nos lecteurs peuvent nous soumettre des textes qui s'inscrivent dans le cadre des thèmes ou d'ateliers proposés par la revue ou des textes libres. Ceux-ci peuvent être en prose (maximum de trois pages, 36 lignes par page) ou en vers (maximum de cinq pages).

Parution du prochain numéro : 4 avril 2005

Les textes devront être remis au Canif, local A10.22, avant 16 h, le jeudi 4 avril. Vous devez vous présenter avec une copie papier de votre texte et **laisser vos coordonnées à Nicole Poulin**. Par ailleurs, une version électronique devra aussi être envoyée à npoulin@cvm.qc.ca

Le CANIF est ouvert de 8 h 30 à 12 h et de 13 h 30 à 16 h 30, du lundi au vendredi.

Tric Trac, n°6 (volume 2, numéro 3), février 2005
Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec) H2X 1X6

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.
Renseignements: (514) 982-3437, poste 2164
Dépôt légal: février 2005
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Éditique: Communications CVM
Impression: Reprographie du CVM

